

LES BALLETS RUSSES

Deuxième programme

Les ballets soviétiques Stanislavski et N. I. Mirovitch-Dantchenko de Moscou ont entrepris leur deuxième carrière au théâtre du Châtelet. Le spectacle, composé en partie d'extraits de grands ballets en trois ou quatre actes, met davantage la troupe en valeur que la version intégrale du Lac des cygnes affichée toute la semaine dernière. Il se compose de la Fontaine de Bakhchisarai (3^e acte), d'Esmeralda (2^e acte) et

du Lac des cygnes (2^e acte), en dehors de Stravinsky comme lever de rideau.

La seule représentation moderne de ce programme est la Fontaine de Bakhchisarai d'Assaïev, inspirée d'un poème de Pouchkine et créée à Leningrad en 1934 sur une chorégraphie de Zakharov. Un des plus purs et des plus authentiques chefs-d'œuvre de la danse contemporaine. Encore s'apparente-t-il à ces légendes de l'Orient, pleines de coruscations exotiques, de flux de prime et de reliefs sanglants, que Diaghilev, enlumineur de génie, avait déjà transposés sur cette même scène en 1909, si dont Schéhérazade avait été le modèle. Les autres ballets, Esmeralda, qui, sur une musique de Pugnol, fut créé par Jules Perrot et Carlotta Grisi en 1844, et Stravinsky, que Massine adapta en 1924 sur une musique de Johann Strauss et sous le titre du Beau Danube, s'efforcent de secouer la poussière du répertoire dans des costumes vieux comme la lune et des décors qui remontent à la Porte-Saint-Martin de nos grands-pères. Mais ce sont des rétrospectives.

Cela posé, on pouvait mieux apprécier dans un spectacle varié les qualités des artistes soviétiques. La discipline des ensembles, particulièrement remarquable dans l'acte blanc du Lac des cygnes, est de toute évidence le facteur n° 1 du succès de la compagnie. Toujours en mesure, dirigés à la baguette par le chef d'orchestre, s'élevant tous sur le même pied, ne se cherchant pas des poignées et ne chuchotant jamais dans les coins comme on le voit faire parfois à l'Opéra, les bras travaillant dans l'espace autant que les jambes avec d'amples développés, danseurs et danseuses communiquent des visions d'une rare cohésion. Il faut savoir aussi qu'ils passent le plus clair de leur journée en scène, s'exerçant et répétant à force, ignorant les usages des syndicats et le tarif des heures supplémentaires chères aux pays bourgeois, car les artistes du peuple, à Moscou, ne rougissent pas de rester modestement à la disposition des maîtres de ballet. D'où leur préparation constante au studio, leur présentation impeccable en scène et leur manque total de pose. D'où également, ce qui va de soi, une technique d'école trop apparente et très apprise, par moments même dépourvue de facilité et manquant de chic, sans projection de personnalité.

Mais il y avait tout de même dans le spectacle d'hier deux étoiles dignes de rivaliser déjà avec les plus grandes : Sophie Vinogradova et Eleonore Vlassova.

Comment n'a-t-on pas eu l'inspiration de distribuer la si ravissante, si pure, si jeune, Vinogradova le premier soir dans le Lac des cygnes ? Le « piston » existait-il aussi chez les Russes ? C'est à ne pas croire. Toujours est-il qu'hier dans l'acte blanc du Lac des cygnes, sommet de l'art classique en général et gloire de Lev Ivanov en particulier, elle fut littéralement envoûtante. Avec son grave petit visage, son alévation de rêve, sa ligne de jambes admirable, sa merveilleuse légèreté dans les genoux et ce mouleux fluide dans les bras qu'ont toutes les danseuses russes, elle était la princesse Cygne dans toute sa beauté. Son partenaire, je m'empresse de le dire, était Youri Kondratov, l'ancien danseur de Gailina Oulanova au Bolchoï, lui-même lyrique et noble au delà de toute expression.

La deuxième révélation de la soirée était Eleonore Vlassova, qui interpréta en suivant le rôle de l'Acis dans Stravinsky, celui d'Esmeralda dans Esmeralda et celui de la favorite, Zaréma, dans la Fontaine de Bakhchisarai. Le culte de la personnalité n'est peut-être pas en faveur au sein de la troupe russe, mais celui de la féminité transperce toujours. Dotée d'une jolie ligne, poirelle à une héroïne de Tourgueniev ou précisément de Pouchkine, vive, légère, avec le sens théâtral en plus, Eleonore Vlassova fut la capiteuse interprète des trois rôles à drame de la soirée. L'éternel masculin, à elle opposé, n'y résista pas et s'entendit avec elle deux fois. Mais il se retourna la troisième fois : le Khan tatar Ghirei, au cœur agité, la fait polgarier. C'est cette dernière vision romantique que l'on garde du spectacle.

OLIVIER MERLIN.

LES PARTITIONS

J'avoue ma déception : ni l'orchestre ni le chef qui dirigeait les musiciens des Concerts Pasdeloup, M. V. Edelmann, n'en sont responsables, mais l'insolite des partitions elles-mêmes ; ou il n'y a rien, dit le proverbe, le roi perd ses droits. Je ne parle pas des valses de Johann Strauss, qui ont servi à bâtir Straussiana. Mais comment ne point se souvenir de ce que, pulsant, aux mêmes sources, Roger Desormière avait fait pour le Beau Danube ?

La musique d'A. Assaïev pour la Fontaine de Bakhchisarai (dont nous n'avons eu que la troisième acte) ne vaut guère mieux, et ce n'est point cet épilogue qui peut mettre en goût de connaître les deux autres actes, car on ne trouve dans la partition rien qui soit vraiment en accord avec une scène de désir amoureux, suivie d'une scène de meurtre, que la chorégraphie nous montre.

La Esmeralda, inspirée à Tikhomirov et V. Bourmeister pour le livret et à D. Drigo pour la musique, par le roman de Victor Hugo, le second acte que nous avons entendu seul ne nous donne pas davantage l'envie de connaître les autres. On y trouve des pizzicati, à l'instar de la page célèbre de Delibes dans Coppélia, certes, mais seulement à l'instar, sans nulle originalité ; et l'impression qu'on en emporte justifie le jugement sévère de Rotislav Hoffmann dans *Un siècle d'opéra russe* : « Pugnol, Drigo et autres Minkous, véritables fonctionnaires musicaux à la solde du maître de ballet... » Il est heureusement des maîtres de ballet qui savent s'adresser à de meilleurs fournisseurs. Et l'on regrette que la troupe soviétique ne nous ait point apporté quelques ouvrages où la danse eût fait alliance avec la musique pour atteindre l'originalité.

RENÉ DUMESNIL.

LES NOUVEAUX PROGRAMMES DES BALLETS SOVIÉTIQUES

C'EST au fond à une rétrospective esthétique que les Ballets du Théâtre Stanislavsky nous offrent. Pour être neufs, les décors n'en sont pas moins outrageusement démodés et les danseurs soviétiques semblent ignorer que la danse « assise » a évolué depuis un demi-siècle. Cela est peut-être moins vrai pour deux étoiles particulièrement apparues : E. Vlassova et S. Vinogradova, que pour Y. Boul, dont la stricte technique marque de rayonnement. Plus fraîche, E. Vlassova, par exemple, dans beaucoup plus « en dehors », et S. Vinogradova possède une légèreté, une science du ralenti pro-

pice à l'adagio construit sur la Sonate au clair de lune.

Le succès de ces représentations est dû surtout à la discipline du corps de ballet, à sa musicalité, à son charme. Le culte de la danse pratiqué avec tant d'amour fait oublier le style désuet d'Esmeralda ou des Joyeuses Commères.

Mieux vaut d'ailleurs pour le théâtre Stanislavsky se cantonner dans une chorégraphie utile que se réfugier dans une sorte d'avant-gardisme populaire et militaire. Le défilé d'une compagnie de mitrailleurs en uniforme, le lancer de la grenade et l'apparition d'un tank sur la scène n'inspirent pas, même à des « artistes émérites », des figures très plaisantes.

Il est curieux que des danseuses russes aient présenté ce ballet, car ils ont prouvé avec la Prisonnière, l'Air de la Danse du sabre, de Kachaturian, et la Fontaine de Bakhchisarai, qu'ils possèdent le sens de l'humour.

Il est vrai que, dans le cas de la Fontaine, l'humour était peut-être involontaire. Sans doute nous eût-il fallu prendre au sérieux ce drame si conventionnel qu'il semblait une parodie réussie.

Claude Baignères.

Le Ballet soviétique a délaissé « Le Lac des Cygnes » pour le « Danube bleu »

HIER soir, le Ballet Soviétique a présenté au Théâtre du Châtelet, un nouveau programme où « Le Lac des Cygnes » a laissé la place à des ouvrages de caractères différents.

Par sa diversité ce spectacle nous semble supérieur au premier et la troupe soviétique y trouve l'occasion de se produire dans des morceaux de style et d'esprit divers. Le ballet en un acte, intitulé « Straussiana », nous transporte au temps du « Danube Bleu ». Les danseuses s'y montrent beaucoup plus habiles et gracieuses que les danseurs et la chorégraphie fait souvent appel à un brin de music-hall et à un peu de comédie.

« La Fontaine de Bakhchisarai » reste un des piliers du répertoire des ballets russes et c'est bien dans cet ouvrage que nos hôtes soviétiques nous ont jusqu'ici présenté le décor le plus original d'un orientalisme à la fois solennel et raffiné.

La compagnie a encore présenté un extrait de « Esmeralda », coupé d'après le célèbre roman de Victor Hugo : « Notre-Dame de Paris ». Ce ballet, ainsi que les précédents, était cette fois-ci placé sous la direction musicale d'un chef fort adroit. Dommage que l'orchestre Pasdeloup ait enlevé à la soirée la beauté musicale que chacun aurait souhaitée.

René FAVART.